

Les Hommes du Jour

Annales Politiques, Sociales, Littéraires et Artistiques

“Les Remplaçants”

Dessin d'HERMANN-PAUL



Quand le bâtiment va, tout va!

hebdomadaire : Le Samedi
10 centimes

4^e ANNÉE

2 Juillet 1911 — N° 183

Le ROUGE et le JAUNE

ADRESSER TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION ET L'ADMINISTRATION A :
Henri FABRE
20, Rue du Louvre, Rue Saint-Honoré, 131

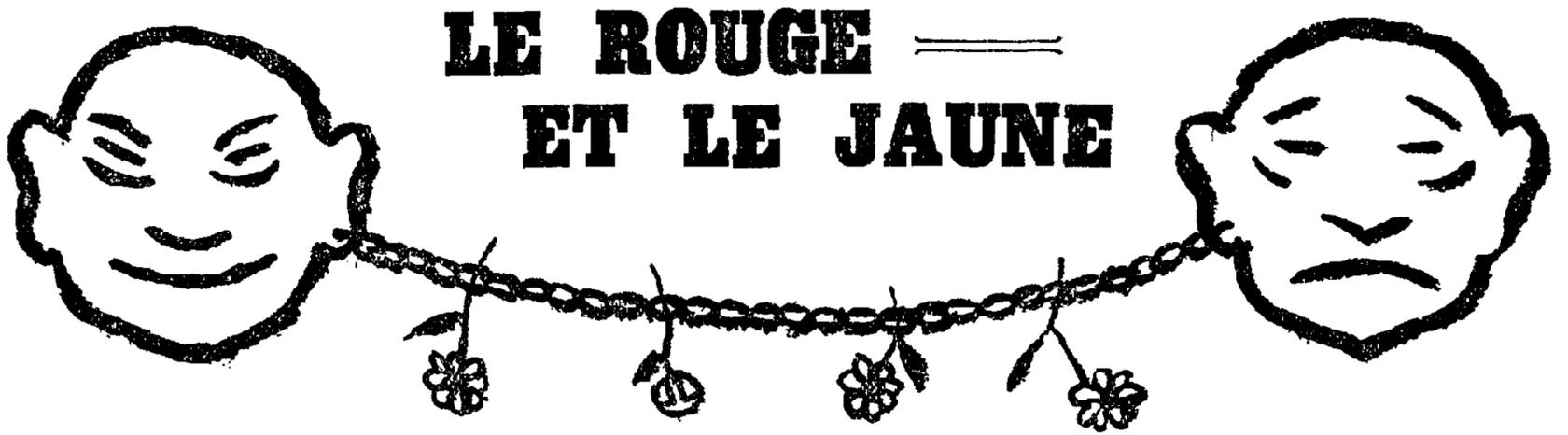
Téléphone
321-42

ABONNEMENTS :

UN AN.....	6
SIX MOIS.....	3
ÉTRANGER	
UN AN.....	8
SIX MOIS.....	4



Pei. Fol. 213



LE ROUGE — ET LE JAUNE

Ils habitaient au 6 du passage des Anglais un logis *d'une* seule pièce dans laquelle vivaient *huit* personnes. Car ils avaient six enfants!

Quand la femme avait débarbouillé, habillé, soigné, « raccommo- dé » les six petiots, elle n'avait fait que la moitié de sa besogne. Le matin, elle conduisait deux de ses marmots à la crèche; une voisine, plus tard, emmenait les autres à l'école, et la mère s'en allait travailler dans la grande maison d'alimentation où elle était manutentionnaire!

Le mari, un gars solide, exerçait une profession pour laquelle il faut une grande vigueur et beaucoup d'habileté. Il était ouvrier de la charpente en fer.

Franc compagnon, adroit, pas buveur, il gagnait ses vingt-trois sous comme chef d'équipe, ce qui fait 11 fr. 50 par jour. C'est un bon salaire; mais il y a beaucoup de chômage parce que, en dehors de l'hiver qui arrête les travaux, le tache- ron sévit qui pousse les hommes à surproduire.

L'ouvrier de la charpente en fer était syndiqué. Il cotisait et il militait.

Il disait à sa femme : Je suis syndiqué, parce que l'orga- nisation a fait augmenter notre salaire, parce qu'elle combat pour améliorer notre sort. Notre sort est triste à nous qui élevons six enfants!

Sa femme répondait : Nous devons être avec le syndicat! Et elle adhéra elle-même à la corporation de son métier.

Quand les 80.000 travailleurs du bâtiment firent grève pour demander la journée de neuf heures, la fin du tacheron- nat, seuls remèdes au mal du chômage, l'ouvrier de la charpente en fer abandonna son chantier et sa femme ne le blâma pas.

* *

Un jour de l'autre semaine, comme elle revenait après l'ou- vrage, au réduit du passage des Anglais, un homme près de la porte lui dit :

— Votre mari est à la Morgue. Il a été tué par les renards d'un coup de couteau à la nuque!

Telle fut la vie, telle fut la mort du rouge Paul Armand, gréviste de la charpente en fer.

* *

La société est ainsi faite qu'elle dresse les uns contre les autres les hommes de la même classe, les gueux, les déshérités. Conflits navrants mais inévitables. La logique voudrait qu'il n'y eût qu'une seule armée de spoliés luttant contre la Force capitaliste. L'ignorance fait qu'il y a des jaunes!

Ce que nous voudrions démontrer ici, par un exposé ri- goureusement impartial, c'est que le jaune est toujours une dupe.

* *

Il y a deux espèces de jaunes. D'abord l'ouvrier qui écoute trop les criaileries et les reproches d'une « ménagère » crain- tive. — Eh quoi, encore la grève? Mais nous n'avons plus le sou, mais nous venons de payer le terme. Rappelles-toi que tu es resté sans ouvrage cet hiver! Et tu veux te croi-

ser les bras maintenant que le travail reprend un peu? Ils choisissent bien le moment, tes amis, pour faire la grève!

— Mais c'est justement parce que le « boulot » reprend que nous avons chance de gagner la partie!

— A quoi ça vous servira de faire grève?

— Est-ce que nous avons pu obtenir « quelque chose » par un autre moyen?

Il y a deux ou trois ans, je gagnais mes huit sous l'heure. Si j'en ai maintenant douze, si je peux mettre six francs par jour dans le ménage c'est parce que j'ai fait grève avec les copains!

Mais il n'a pas la volonté de résister longtemps aux lamen- tations de sa compagne. Il travaille, en cachette. Pour aller dans la bâtisse en construction, il met ses habits du dimanche. De cette façon il n'a pas l'air d'un ouvrier, et il ne se fait pas remarquer des chômeurs. Il laisse ses outils et sa blouse là où il besogne. Il s'en va le soir avant six heures pour ne pas rencontrer les camarades qui font le guet aux heures de sortie. Il emploie mille précautions. Mais il est honteux, il sait « qu'il n'est pas un homme! »

Supposons que d'autres aient fait comme lui et que la grève soit vaincue parce que seuls une poignée d'ouvriers ont mené la lutte (1).

L'employeur alors ne met plus de borne à l'exercice de son pouvoir. Ce n'est pas seulement le rouge, mais aussi le jaune qui est brimé. Le prolétariat est solidaire : quand les ouvriers d'industrie réussissent une grande grève, les plus paisibles des fonctionnaires ressentent indirectement, dans leur administra- tion, les bienfaits de l'action engagée par les audacieux. Mais de même que les jaunes profitent des succès remportés par les rouges, ils pâtissent des revers que les rouges essuient. *Les jaunes font un jeu de dupes!*

Aussi, tôt ou tard, adoptent-ils la tactique des rouges. Pen- dant le mouvement du textile, la grève du Nord fut acclamée par les jaunes qui ne voulaient plus être dupes.

Les charpentiers affiliés aux vieilles sociétés compagnon- niques avaient refusé de suivre les rouges dans leur grève de 1907. Il faut croire que les compagnons regrettèrent leur attitude, qu'ils la considèrent comme erreur de dupes, puis- que dans l'imposante levée du bâtiment de 1911 ils emboi- tèrent le pas aux syndiqués!

* *

Mais il est une autre espèce de jaunes. Des forbans, mé- ditant sur le conflit qui met aux prises le capital et le tra- vail, des écumeurs considérant la guerre des pauvres et des riches se sont dit : « Il y a là de l'argent à gagner! » Et ils se sont efforcés de constituer des équipes pour briser les grèves. Ils se sont faits racoleurs de renards. Ils ont offert aux patrons de leur fournir des hommes en remplacement des

(1) La situation n'est pas la même lorsque tous les ouvriers de la corporation participent au mouvement. L'échec qu'elle peut subir n'est qu'apparent: l'union de tous les professionnels — les exemples abondent — rend prochaine la victoire!

syndiqués. Ils ont monnayé la haine et la peur qui s'emparent des privilégiés. Certains se font remettre de l'argent en échange d'une main-d'œuvre qu'ils sont incapables de fournir. D'autres arrivent à constituer un personnel de fortune. Ils font venir de province des malheureux. Ils vont chercher dans les asiles de nuit les débris des capitales. On a vu des vagabonds sortir des refuges au petit jour et conduits en breacks sur des chantiers, pour remplacer des grévistes monteurs-le-vageurs. On a vu des chômeurs, des porteurs aux Halles, des hommes de corvée, être embauchés pour prendre la place des gars du bâtiment. Ceux qui ont le goût du travail peuvent faire des manœuvres passables. Le briseur de grèves trompe l'employeur en lui présentant ces épaves comme des professionnels. Lorsque le patron s'aperçoit de la supercherie, il n'ose pas congédier l'équipe, car il espère que les grévistes, en voyant leurs remplaçants, craindront d'être évincés définitivement de leur emploi et partant feront leur soumission.

Faux calculs! Quoi qu'il en soit, des jaunes travaillent quand les ouvriers combattent. Mais lorsque le mouvement est fini, que les grévistes ont repris l'outil, qu'advient-il des *renards* embauchés pendant la grève?

Le patron ne se soucie pas de conserver ces gens inhabiles, ces non-professionnels, ces « *gâcheurs* », ces « *sabots* ». Le patron renvoie les hommes, il les remercie sans regret, trop heureux de reprendre les travailleurs qualifiés. Et le provincial à qui l'on a fait quitter sa ville, au moyen de promesses mensongères, se trouve sans ressources, sur le pavé de Paris, réduit à quémander un secours à la Bourse du Travail! Le fait s'est produit dans le terrassement, la charpente. L'usage est constant. *Les jaunes sont toujours des dupes!* Il n'y a pas deux intérêts ouvriers!

L.-M. BONNEFF

La Traite des Jaunes



DEUX BANDITS

dirigent la « *Liberté du Travail* »



Dans de précédents articles, nous avons vu que la *Liberté du Travail* est recommandée et garantie par tout ce que le patronat parisien possède de plus riche et de mieux représenté.

MM. Perchot, Laisné, Villemin, etc., en sont les parrains; la *Presse* chante ses louanges; la *Patrie* et la *Liberté* entonnent des hymnes d'allégresse en son honneur. Tous, citoyens huppés, pour qui voler un pain est un délit, et ne pas être patriote un crime, protègent et encouragent la pire organisation de brigands qui soit.

Les vertueux bourgeois, à cheval sur la morale et le code, se font les complices d'une bande de repris de justice!

Et c'est un spectacle dont notre philosophie s'amuse.

La *Liberté du Travail* a été créée et dirigée depuis sa fondation par deux individus qui se nomment, l'un *Cornet*, l'autre *Alembert* ou *Lambert*, suivant qu'il opère à la *Liberté du Travail* elle-même, ou au *Parti du Travail*, de la rue Beaubourg.

Il n'y a pas sur terre plus sinistres gredins.

Or, *Cornet* n'est pas *Cornet* et *Alembert* n'est pas *Alembert*!...

Les deux compères accomplissent leur sale métier sous de faux noms et... pour cause, comme nous le verrons.

Cornet et *Alembert* sont frères; ils s'appellent *PICHON*.

Nés dans la Drôme, fils de paysans, l'ainé *Alembert-Pichon* est âgé de 41 ans, le jeune, *Cornet-Pichon*, n'en a que 24.

Ce sont d'anciens révolutionnaires, qui, sans aucun scrupule, n'ont pas hésité à renier toutes leurs idées — s'ils en ont eu toutefois de sincères — et à servir pour de l'argent la cause la plus malpropre qu'on puisse trouver : celle de la trahison.

On découvre *Alembert Pichon* à Valence, en 1895, où il milite avec un zèle qui étonne; il est dépositaire du *Père Peinard*, des *Temps Nouveaux*, etc.

Aucune réunion ne se fait sans lui, il est de toutes les manifestations, de toutes les tentatives de révolte; c'est, sans doute, pour cette raison qu'elles ne réussissent jamais.

Peu après, on le rencontre à Lyon, puis à Vienne (Isère), où il s'établit cordonnier et essaie de lancer un journal, le *Flambeau*, qui ne réussit pas.

Il participe ensuite à la fondation de la colonie de Vaux, où il reste quelque temps avec son frère; mais ils ne peuvent y demeurer longtemps, on les en chasse l'un et l'autre.

A partir de ce moment, l'existence des *Pichon* devient obscure; on perd pendant quelques mois le fil de leurs déplacements et, enfin, on les retrouve à Roanne (Loire), où ils vivent, comme ils peuvent, d'expédients et de rapines, prêts à toutes les besognes, miséreux, mais pleins d'appétits.

En 1907, *Pichon-Cornet* part au régiment à Grenoble; arrêté pour escroquerie, il est condamné à 18 mois de prison.

Comme l'exige la loi, il est expédié en Afrique pour finir son « temps ».

Les « joyeux » n'ont pas dû être fiers de cette recrue!... En cours de route, il lui arriva, à Marseille, une certaine aventure sur laquelle nous n'insisterons pas, n'ayant personnellement aucun goût pour la délation bienveillante.

Mais, nous nous réservons, toutefois, la faculté de nous en servir, si ces deux fripouilles ne mettent pas un terme à leur œuvre dégoûtante, et si, d'autre part, la presse bien pensante continue à nous corner aux oreilles leurs prétendus mérites et leur exclusive honnêteté.

Bornons-nous à dire qu'à partir de ce moment les deux *Pichon* sont obligés de se masquer d'un faux nom : prudence nécessaire qui doit leur éviter de ne pas connaître un séjour ensoleillé, mais d'où l'on ne revient guère.

A partir de 1908, ils vivent en marge du code, constamment sur le « qui vive », et cherchant à faire marché de leur passé et de leurs relations dans les milieux révolutionnaires.

Avant de venir se fixer définitivement à Paris, ils avaient fondé, en 1908, à Roubaix, une entreprise de « briseurs de grèves ».

Les affaires ne furent pas brillantes, et c'est pourquoi ils vinrent ensuite tenter la fortune dans la capitale. Ils fondèrent la *Liberté du Travail*, cette organisation de traîtres, d'apaches et d'assassins, dont nous avons parlé.

Ils la dirigent encore.

Voilà quels sont les deux individus qui, s'il faut en croire la *Liberté*, la *Patrie*, le *Journal*, etc., etc., doivent sauver la société, grâce à leurs équipes de jaunes.

C'est pour défendre ces gens-là que, tous les jours, la bonne presse tonne contre les syndicalistes; c'est pour assurer l'impunité à ces détresseurs de grand chemin que la feuille à *Berthoulat* ment en connaissance de cause chaque fois qu'un incident de grève se produit.

C'est entendu, les syndiqués sont des voyous, les « meneurs » de la C. G. T. sont des tyrans, mais les jaunes sont des modèles de vertu et de probité, et leurs chefs, les frères *Pichon*, des bienfaiteurs du travail.

Nous voulons maintenant qu'on nous fiche la paix, avec toute cette



Pei. Fol. 213

en sabotant. Tous les jours nous apprenons qu'il y a eu quelques rails de dérangés, ou des poteaux télégraphiques démolis. Ceci fait sans méthode, au petit bonheur, en sorte que ce sont généralement des innocents qui écopent. Si quelque intelligence présidait à ces accidents, on le saurait par le choix des victimes. Mais point : il a fallu un coup de hasard pour dénicher un personnage en vue ; et jamais les combinaisons les plus machiavéliques ne réussissent à débarrasser le terrain.

C'est ce qui rend les saboteurs si impopulaires. On trouve généralement que c'est se donner bien du mal pour rien. On voit tel homme politique qui, menacé pendant qu'il était au pouvoir, en proie à toutes les imprécations, au point que chacun disait : « je ne voudrais pas être à sa place le jour où il n'y sera plus ! » se promener tranquillement sans se soucier d'un péril imaginaire ; et l'on se prend à dire qu'il n'y a plus ni caractère ni énergie. Nous criions, nous braillons ; autant en emporte le vent.

C'est comme les manifestations : on les annonce avec grand fracas, puis, l'heure venue on ne trouve personne. La raison est qu'elles ont été interdites.

Il est certain que cela est beaucoup plus sûr ; mais on est toujours un peu ridicule quand on s'élance pour tout casser et que, finalement, on se trouve assis sur le gazon, en train de respirer l'air embaumé du soir.

Henry MARET

A nos Lecteurs et Amis

A la suite de notre appel, nous avons reçu de lecteurs qui suivent passionnément notre œuvre, des lettres vraiment touchantes. Nous savions que nous ne ferions pas appel en vain à leur appui. Nous savions que l'œuvre de désintéressement et de salubrité que nous menons, ici, depuis bientôt quatre ans, avait suscité des amitiés fidèles prêtes à nous seconder quand nous leur demanderions de muer cette sympathie en un concours plus matériel. Notre attente n'a pas été déçue. Aussi sommes-nous ravis et reconnaissants.

Nos cinq cents actions de cent francs ne sont pas — il s'en faut encore de beaucoup — entièrement souscrites, mais ça marche ! Nous allons employer les vacances à mettre notre société d'édition debout et à la rentrée nous pourrons donner aux *Hommes du Jour* leur forme définitive et entreprendre les éditions qui exerceront un contre-poids indispensable aux monceaux d'horreurs accumulés par le mercantilisme des éditeurs.

Nos lecteurs ont compris qu'une réaction était nécessaire. Ils ont compris qu'il était indispensable d'éclairer et d'éduquer une population abêtie par la littérature rocambolique et le journalisme qui s'alimente à la préfecture de police. Ils ont compris que, pour lutter avec efficacité, il fallait employer les moyens d'action inhérents à la forme capitaliste. C'est pourquoi ils ont accueilli notre création d'une société anonyme avec joie et que certains ont déjà répondu : présent !

* *

Rappelons que notre société sera constituée par l'apport des éditions qui sont actuellement la propriété de la firme Henri Fabre et Cie : *Les Hommes du Jour*, *Portraits d'Hier*, *Tous les Chefs-d'Œuvre*, des marchandises et du matériel de cette société et de cinq cents actions de cent francs libérables par quart que nous demandons à nos lecteurs de souscrire.

Cette nouvelle société sera dirigée par un conseil d'administration nommé par les actionnaires.

Notre œuvre, au lieu d'appartenir à quelques-uns, sera la propriété de tous.

* *

Nous savons que tous nos lecteurs ne peuvent mettre cent francs dans notre entreprise. Aussi appartient-il à ceux qui ne peuvent souscrire une ou plusieurs actions de faire circuler nos bulletins de souscription et d'agir dans leurs organisations pour que celles-ci soutiennent notre tentative. Nous tenons à leur disposition des bulletins à cet effet.

La semaine prochaine nous publierons la première liste des souscripteurs.

Nous comptons sur l'activité de tous, et à tous, à l'avance, merci.

HENRI FABRE

NOTA. — Voir en dernière page le bulletin de souscription.



Comment on devient orateur

DANS un de nos derniers numéros, Méric montrait de quelle façon originale l'Empereur d'Ivry composait ses discours et le prenait par là même en flagrant délit de plagiat. Ajoutons quelques détails.

Comme tout parlementaire qui se respecte, le joyeux Coutant a un secrétaire. Et il lui est bigrement nécessaire. Ce secrétaire est un poème vivant. Il doit, pour être agréé, satisfaire à deux conditions. Tout d'abord, ne pas avoir une intelligence... transcendante. Car alors il pourrait se payer la tête de son patron, ce qui embêterait beaucoup ce dernier. Ensuite ne pas avoir même ombre d'ambition et être d'une discrétion absolue, car Coutant aurait peur et pour son siège et pour sa réputation.

... Donc, ces deux conditions remplies, le secrétaire est mûr pour prendre place à sa table de travail, expédier les affaires courantes et préparer les discours. C'est surtout dans ce dernier exercice qu'il doit se distinguer. Coutant doit-il prendre la parole sur tel ou tel sujet ? Immédiatement, il en avertit son secrétaire, qui s'empresse de piller l'*Officiel* et de copier tout ce qui a été dit là-dessus. Ensuite, il compulse de nombreuses brochures, dans lesquelles il fait de nombreuses coupures. Puis, il consulte des articles de journaux qui traitent de la même question. Il fait une sorte de salade de tout cela et l'aligne tant bien que mal sur de blancs feuillets. C'est alors qu'il lit le résultat de ses recherches à Coutant. Celui-ci écoute, gravement. Il interrompt par instants le secrétaire et lui fait intercaler par ci, par là une phrase à effet qu'il a entendue quelque part et dont il se rappelle. Et il se met enfin en devoir d'apprendre le discours par cœur.

* *

Coutant aime les gestes. Il reproche même à Jaurès de ne pas savoir les faire. Le discours appris mot par mot — le bougre a une prodigieuse mémoire, — il combine les différents gestes et les attitudes qu'il devra adopter et prendre. Après cela a lieu la répétition générale. Elle a lieu dans une sorte de salon où sont reçus les électeurs. Dans ce salon, il y a des peintures. L'une d'elles représente une grosse Marianne, bonne fille, coiffée du traditionnel bonnet phrygien et pas bégueule pour deux sous. L'autre témoigne du goût de son pro-